

Trinity College

Trinity College Digital Repository

Senior Theses and Projects

Student Scholarship

Spring 2022

Les voix d'une épidémie : la représentation littéraire du virus Ebola en Afrique de l'Ouest dans le roman *En compagnie des hommes* de Véronique Tadjo

Suzanne Nicole Carpe Elias

Trinity College, Hartford Connecticut, scarpe@trincoll.edu

Follow this and additional works at: <https://digitalrepository.trincoll.edu/theses>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Carpe Elias, Suzanne Nicole, "Les voix d'une épidémie : la représentation littéraire du virus Ebola en Afrique de l'Ouest dans le roman *En compagnie des hommes* de Véronique Tadjo". Senior Theses, Trinity College, Hartford, CT 2022.

Trinity College Digital Repository, <https://digitalrepository.trincoll.edu/theses/999>

Trinity College
HARTFORD CONNECTICUT

TRINITY COLLEGE

Department of Language and Culture Studies

French

2022

**Les voix d'une épidémie : la représentation littéraire du virus Ebola
en Afrique de l'Ouest dans le roman *En compagnie des hommes* de
Véronique Tadjo**

*(Voices of an Epidemic: the Literary Representation of the Ebola Virus throughout West
Africa in Véronique Tadjo's Novel In the Company of Men)*

Suzanne Carpe Elías

Sous la direction de : Professor Karen Humphreys

Acknowledgements

First and foremost, I would like to sincerely thank my thesis advisor, Prof. Karen Humphreys, for all her invaluable advice and support throughout this semester. From helping me narrow down my topic to suggesting different ways to phrase an argument, her feedback has significantly improved the quality of this project.

I would also like to thank my academic advisor, Prof. Sara Kippur, for all the guidance she has provided me with ever since we met during my freshman year. I dreamt about studying French in college, and she was instrumental in helping me make that happen.

I owe a debt of gratitude to the entire Language and Culture Studies Department and the French Program for four amazing years of education, and the flexibility they provided in helping me complete this major.

Finally, I am incredibly grateful to my family and friends who have supported me in every step of my college journey. I would especially like to thank my parents, who have always believed in me and encouraged me to follow my dreams.

Abstract

Between 2014 and 2016, a devastating outbreak of the Ebola virus terrorized three countries in West Africa: Guinea, Liberia, and Sierra Leone. This epidemic has been widely depicted in various texts and films, including the novel *In the Company of Men* written by Ivorian poet, novelist, and artist Véronique Tadjo. Published in 2017—a year after the Ebola outbreak in West Africa ended—the novel considers the different voices that respond to this public health emergency. In her literary representation of the epidemic, Tadjo examines the experiences of people in different sectors, from healthcare and research professionals that selflessly gave their life to help others, to the candid tales of patients and family members of the victims that succumbed to the disease. At the same time, she also considers the perspectives of natural elements—specifically bats, trees, and the Ebola virus itself—and their opinion on the epidemic.

By analyzing the form and structure of the book (sixteen chapters with ten human narrators), I show that Tadjo wants us to remember the devastating reality of the epidemic and honor the lives that were lost. Her approach considers a plurality of human voices and experiences, which I focus on in my analysis. In addition, by examining her use of symbolism—more specifically, anthropomorphism—I illustrate how Tadjo establishes a cause-and-effect dichotomy in her narrative and highlights the lessons we can learn from other non-human elements that are usually overlooked. Through this literary portrayal of the Ebola epidemic in West Africa, I further demonstrate that Tadjo seeks to encourage a global conversation, the aim of which is to create peace and harmony among all different inhabitants of the world, including humans, animals, plants, and even non-living infectious agents.

Introduction

La pandémie de coronavirus a profondément changé la vie à une échelle globale. Pourtant les maladies infectieuses ont toujours été présentes dans notre société ; on dit que leur histoire « est aussi ancienne que celle de l'humanité. » (Caraco, « *La longue histoire des épidémies* »). Une épidémie—la propagation d'une maladie infectieuse contagieuse en même temps et en même endroit—peut être causée par des virus (comme la grippe ou le coronavirus) ou par des bactéries (comme la peste et le cholera). La plus ancienne épidémie connue s'appelle la « peste d'Athènes » et elle a été causée par le typhus de 430 à 426 avant JC (Hays 1). Plusieurs années plus tard en 1347, la peste noire est arrivée—cela est peut-être la plus grande épidémie de l'histoire humaine. Elle est aussi la plus dévastatrice de nos jours : cette bactérie a tué 200 millions des personnes en Europe (ou 30-50% de la population) (Hays 41). Dans les années plus récents, nous avons appris sur l'épidémie de la grippe de 1918 et l'épidémie d'HIV qui a commencé dans les années 1980s (Caraco, « *La longue histoire des épidémies* »).

Au cours de ce siècle, il y a eu une autre épidémie notable : celle du virus Ebola en Afrique de l'Ouest entre 2014 et 2016. Cette épidémie a été le sujet d'attention globale, pas seulement provenant de la communauté médicale et scientifique, mais aussi pour les historiens, les écrivains, et le monde entier. Le virus Ebola a été connu avant cette épidémie : il a été découvert près de la rivière Ebola de Zaïre en 1976. Il est décrit par Peter Piot, l'un des premiers chercheurs sur les lieux comme « très gros, très long et avait l'allure d'un ver. [...] Il ressemblait plutôt au très dangereux virus Marburg. » (Patterson 3), l'effet de ce virus sur la population humaine n'était pas aussi grave qu'en 2014. Entre 1976 et 2013, le virus Ebola était la cause des infections en Zaïre, au Soudan, au Gabon, dans la République du Congo et Ouganda, avec un taux de mortalité entre 60% et 90%. Toutefois, ces patients avaient été contenus alors ces éclosions étaient plus isolées et

n'ont jamais atteint l'ampleur dévastatrice que l'épidémie de 2014. Une différence notable par rapport à ces cas précédents —qui n'était pas le cas pour l'épidémie de 2014—est le fait que la majorité des malades habitaient dans des pays dotés d'un système de santé plus avancé et capable de contrôler ces infections (Patterson 2-3).

Cependant, entre 2014 et 2016 le virus Ebola a tué plus de personnes que dans toutes les années précédentes combinées parce qu'il s'est concentré sur une région rural affectée par des guerres civiles et des régimes autoritaires—l'héritage du colonialisme en ces trois pays. Cela a causé une extrême pauvreté, des déficiences dans les systèmes de santé publique et un taux de chômage élevé qui ont aggravé l'écart et le confinement du virus (Azétsop 17 ; Niang 98). En conséquent, des éclosions de virus sont devenues une épidémie qui a commencé en décembre 2013 lorsqu'un enfant est mort du virus en Guéckédou, Guinée—très proche des frontières avec le Liberia et la Sierra Leone. Le virus s'est propagé dans les trois pays, mais ce n'était qu'en mars de 2014 où la maladie était officiellement identifiée comme le virus Ebola. Le 5 décembre 2016, il y avait 10,666 cas au total en Liberia et 4,806 décès, 3,804 cas en Guinée et 2,536 décès, et 14,122 cas en Sierra Leone avec 3,955 décès. En outre, il y a eu 20 cas et 8 décès au Nigeria, et un cas au Sénégal (Azétsop 5).

L'épidémie d'Ebola était une catastrophe et le virus même est la cause d'une des maladies les plus dévastatrices de notre temps. Le virus Ebola brise les chaînes de l'existence humaine et efface des familles entières. Le nom de ce virus est devenu un thème tabou et une source de peur. Pour certaines communautés, Ebola est presque un synonyme de la mort ou du malheur : « L'expression mendé (une langue parlée en Sierra Leone et en Liberia) pour désigner Ebola, *bodo ute*, peut se traduire littéralement par « extermination de la famille ». (Niang 107). Même si le virus Ebola s'est avéré être un agent de la destruction à éviter, il est aussi le sujet de l'attention de

différentes personnes. Au milieu des années 1990, la culture populaire aux États-Unis a commencé à se concentrer sur les maladies infectieuses : par exemple, les films *Outbreak* et *Contagion* et le livre *The Hot Zone* ont attiré l'attention du public aux épidémies et pandémies¹

Un an après la fin de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest, un livre sur cette catastrophe est sorti : l'écrivaine ivoirienne Véronique Tadjo décrit cette épidémie dans son roman *En compagnie des hommes*. L'originalité de ce roman réside dans le fait que Tadjo évoque des différentes voix humaines et non-humaines pour raconter cette urgence de santé publique d'une façon très fidèle à la réalité. Dans sa représentation littéraire de l'épidémie, Tadjo examine les expériences des personnes dans différents secteurs, par exemple des professionnels de la santé et de la recherche qui ont généreusement donné leur vie pour aider les autres, des histoires franches des patients, et celles des membres de la famille des victimes qui ont succombé à la maladie. En même temps, elle examine également les perspectives des éléments naturels—en particulier une chauve-souris, un arbre et le virus Ebola lui-même—et leur opinion sur l'épidémie. La motivation de Tadjo pour écrire ce roman est le sujet d'une entrevue avec Antonia Wimbush en 2018 :

Tout un processus médical à suivre était nécessaire avant que l'on puisse déclarer qu'Ebola était officiellement éradiqué dans un pays. Ceci dit, et justement c'est ce qui m'a choquée le plus et m'a incité à écrire *En compagnie des hommes*, c'est qu'une réalité tout n'est pas fini. Des survivants ont encore besoin d'être soignés parce que le virus Ebola laisse des séquelles dans le corps, même lorsqu'on est « guéri » (Wimbush 257).

Il est connu que l'Ebola revient souvent sur les lieux où il a sévi auparavant, donc il est nécessaire de sensibiliser le monde sur les causes et conséquences de ce virus pour empêcher effectivement des épidémies et pandémies dans l'avenir : « Étant donné le caractère tout récent de l'épidémie et le silence que frappe l'Ebola, il est aboutement nécessaire que scientifiques,

¹ *Outbreak* et *Contagion* ont montré une dystopie de ce virus dans le monde et « mettent en scène des utopies qui s'avèrent cauchemardesques ». Le livre *Hot Zone* est une œuvre littéraire basée sur la réalité, mais aussi avec un côté sensationnaliste (Patterson 2).

spécialistes des sciences humaines et sociales et historiens continuent d'étudier le phénomène. » (Patterson 4). Pour cette raison, j'analyse la représentation littéraire du virus Ebola en Afrique de l'Ouest dans le roman *En compagnie des hommes* de Véronique Tadjo dans ce projet de thèse. Je soutiens que, en considérant une pluralité de voix humains et non-humains dans son récit de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest, Tadjo offre un compte rendu fidèle et formidable des effets dévastateurs de cette urgence de santé publique chez les humains et expose également des leçons inestimables que nous pouvons apprendre d'autres occupants du monde.

Cette étude se compose de deux parties : premièrement, j'analyse la forme et la structure du roman en me concentrant sur la pluralité des voix humaines. Dans cette première partie, j'analyse les chapitres de dix narrateurs humains pour montrer que Tadjo veut commémorer la réalité dévastatrice de cette épidémie et honorer les vies perdues. Son approche considère une pluralité des voix et expériences humaines, ce qui est essentiel à mon analyse. Tadjo veut sensibiliser le public sur toutes les conséquences dévastatrices de l'épidémie dans la vie des personnes, immortaliser les différentes façons dont nous pouvons apprendre sur l'épidémie, et accentuer l'importance de la nature sociale de notre espèce.

Dans la deuxième partie de ce projet, j'examine son emploi du symbolisme—plus spécifiquement, l'anthropomorphisme—pour illustrer la façon dont Tadjo établit une dichotomie de cause et effet dans son récit et accentue les leçons que nous pouvons apprendre des autres éléments non-humains qui sont souvent négligés. Tadjo montre que l'expérience humaine n'est pas la seule expérience, que nous partageons la responsabilité du virus et que nous devons avoir une conversation globale sur nos rôles et responsabilités dans le monde. À travers ce portrait de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest, je démontre que Tadjo sensibilise ses lecteurs à l'importance de préserver la paix et l'harmonie entre tous les habitants du monde, parmi les

humaines, les animaux, les plantes, et les agents infectieux non vivants. En bref, j'affirme que Tadjou présente les « voix » d'une épidémie dans *En compagnie des hommes* pour accentuer les effets d'une urgence de santé publique et les leçons pour l'avenir.

La pluralité des voix humaines met en relief l'expérience de notre espèce avec le virus Ebola

Dans sa représentation littéraire de l'épidémie d'Ebola dans *En compagnie des hommes*, Véronique Tadjou met en relief l'expérience humaine avec le virus. Plus spécifiquement, ce roman se compose de dix récits à la première personne évoqués par les victimes et les héros de l'épidémie. Cette pluralité de voix établit la structure du roman : seize chapitres par dix narrateurs humains. Dans chacun des dix chapitres narrés par des personnes, nous découvrons des aspects de la vie quotidienne de chaque narrateur, y compris des professionnels de la santé et de la recherche, des patients qui ont survécu et des membres de la famille des victimes. À travers ces différentes perspectives, Tadjou crée une histoire engageante : « Cette œuvre polyphonique témoigne de l'urgence, du désespoir, de l'engagement, du dévouement et de la solidarité engendrés par Ebola et nous fait parfois trembler pour des sensations très physiques, comme ce toucher qui constitue le fil rouge » (Raschi 3). Tout en soulignant les perspectives individuelles, ou les « voix » d'un groupe aussi divers, Tadjou cherche premièrement à sensibiliser le public sur toutes les conséquences dévastatrices de l'épidémie dans la vie des humaines. Elle évoque la lutte physique des personnes infectées par le virus, mais aussi les sacrifices de ceux qui se sont battus contre lui. D'un autre côté, Tadjou veut immortaliser les différentes façons dont nous pouvons apprendre sur l'épidémie : il n'y a pas de simple récit collectif, ou une expérience qui est plus valable qu'une autre. Tous les victimes et les héros de l'épidémie méritent d'être identifiés et reconnus.

Enfin, ce roman accentue l'importance des relations avec d'autres humains, et l'importance de notre culture à nous.

Nous pouvons considérer la représentation très réaliste et choquante des effets physiques du virus Ebola pour comprendre une de ces conséquences dévastatrices. Le premier témoignage que nous lisons est l'un d'un médecin qui décrit un patient à l'hôpital : « Son corps couvert de sang et des fluides. Sur lui, des millions de particules d'Ebola [...] Il était très agité, tremblait violemment. Son regard était empreint d'une frayeur insondable. » (41). Dans cette description, nous pouvons comprendre que Tadjou ne se retient pas de donner au lecteur une image claire de ce qu'ils voient : elle ne dirige pas seulement notre attention sur la couleur rouge du sang et les images d'une personne contaminée par ses propres fluides corporels et le virus, mais aussi sur le mouvement et le sens général de la scène violente. Avec cette première anecdote personnelle aussi choquante sur le virus Ebola, nous pouvons comprendre pourquoi cette maladie était si redoutée. Le médecin parle aussi d'autres patients, notamment une petite enfant : « C'est tellement plus difficile quand il s'agit d'un enfant. Je me souviens du bébé venu un après-midi. [...] Son minuscule corps se battait, luttait. Elle digérait bien la nourriture, semblait prendre des forces. Mais, trois jours plus tard, elle se mit à vagir. [...] Elle vomissait. A un moment donné, elle a respiré très fort, puis elle est morte. » (47-8). Ce récit souligne les effets réels du virus : il ne respecte ni personne ni âge –il est impitoyable, imprévisible. Pour cette fille, trois jours étaient assez pour mettre fin à la longue vie qu'elle avait encore devant elle. Le virus ravage le corps des gens avec des symptômes horribles et des souffrances inimaginables –et souvent les victimes ne peuvent rien dire.

En même temps, des récits sur les effets du virus Ebola sont abordés par les patients eux-mêmes dans ce roman, ce qui éclaire de nouveau la sévérité de la situation : « The personal and

professional accounts that healthcare providers give of the epidemic are corroborated by the other human narrators who have survived the tragedy, trauma, and stigmatization. » (Asaah 173-4). Par exemple, Tadjou souligne l'expérience d'une jeune fille qui a contracté le virus et qui décrit ses premiers symptômes physiques : « J'avais l'impression que quelque chose était entré dans mon sang. Mon cœur n'était plus le même, il battait comme un organe fatigué. J'étais soufflée au moindre mouvement. Et puis, j'ai eu un violent mal de ventre. » (87). L'idée que son cœur est devenu un organe fatigué est inquiétante car elle est juste une jeune personne qui semblait autrement en bonne santé. Encore une fois, Tadjou fait référence à l'effet du virus Ebola sur le sang. Même s'il semble que cette personne n'ait pas eu une si mauvaise expérience initiale, il ne nous faut que peu pour réaliser que le virus a ravagé son corps comme il l'a fait avec les hommes précédents : « Pendant un mois et un jour, mon corps a balancé entre la vie et la mort. Je saignais du nez, vomissais du sang, souffrais atrocement. » (89). Ainsi c'est « chose » dans le sang de cette fille a causé des souffrances horribles pour plusieurs jours, et elle a littéralement été entre « la vie et la mort ». Heureusement, elle survit à ce virus—ce qui n'est pas le cas pour tous les patients. Une autre femme qui a perdu sa famille entière décrit ses derniers moments d'une façon choquante : « Le gout du sang dans ma bouche. Mon esprit divague. Mon corps se liquéfie. La douleur me lie à mes enfants comme un cordon ombilical. » (85). La description de son corps qui « se liquéfie » n'est pas une métaphore : le virus Ebola détruit littéralement nos organes et nos tissus à cause des hémorragies. En ces derniers moments de douleur et d'agonie, cette mère a une plus grande inquiétude dans son cœur : le fait que ses enfants sont morts avant elle.

L'effet du virus sur l'esprit et la morale des personnes est aussi dévastateur. Dans l'hôpital, le médecin offre une autre vision de ce que vivent les patients : « Un jeune homme qui était très communicatif à son arrivée a maintenant chute. Il ne réagit plus à rien. [...] Le bras d'une petite

filles s'est enflé démesurément. C'est sans doute une septicémie. [...] Une infirmière signale qu'un patient a vomi dans la cour. On a retrouvé un couteau sous son oreiller. Il dit qu'il préfère se tuer plutôt que de succomber à Ebola. » (44). Le fait que le médecin doit traiter tous ces différents scénarios, non seulement en essayant de guérir les symptômes physiques mais aussi psychologiques chez ses patients, montre à quel point l'Ebola peut vraiment affecter un être humain aussi bien qu'une communauté. Choisir le suicide avant une maladie est vraiment un événement frappant que nous ne pouvons pas comprendre à moins d'être dans cette position, mais qui nous donne une idée de la sévérité et le désespoir de la situation. Par ailleurs, le médecin met en relief l'idée que lui et son équipe des professionnels de la santé veulent aider les patients, mais quelquefois, ses efforts sont en vain : « Un patient va se sentir mieux, retrouver des forces, sourire puis, brusquement, il abandonne et meurt. Impossible de savoir. Malgré nos efforts, trop souvent, c'est le virus qui gagne. » (p. 50). En finissant ses pensées avec le fait que le virus « gagne » souvent, Tadjou exprime à travers le médecin que la lutte contre le virus Ebola est comme une guerre —et que notre espèce semble la perdre.

Les conséquences négatives du virus sur les personnes qui sont infectées sont indéniables : même celles qui survivent sont laissées avec le traumatisme d'être si proche de la mort, et elles peuvent souffrir des séquelles à long-terme (Wimbush 5). En outre, le virus peut aussi endommager les gens de tant de façons différentes, même ceux qui ne sont pas directement infectés. Ainsi, les professionnels de la santé qui luttent contre la maladie en ressentent les conséquences. Par exemple, le médecin pense constamment à sa femme et à ses enfants tout au long de son chapitre, se demandant même : « Je pense à ma femme et à mes enfants. Quand les reverrai-je ? » (p. 46). Cela montre qu'au milieu du chaos qui entoure les patients mourants, ce médecin courageux est toujours un être humain. Il est aussi mari et un père, ce qu'il a sacrifié pour

aider les gens à combattre cette maladie. Son abnégation est admirable, et il résonne aux sacrifices similaires de ceux d'autres professionnels. Par exemple, une infirmière décrit comment sa vie a changé depuis le début de l'épidémie : « Quand les gens de l'extérieur apprenaient qu'on travaillait dans un service anti-Ebola, ils ne voulaient plus s'approcher. On n'avait plus d'amis. [...] Ma fille a eu des problèmes à l'école. Personne ne jouait avec elle à la récréation. » (p. 57). Cela montre que ce n'est pas seulement sa propre vie à elle qui a changé, mais aussi la vie de sa famille. Encore une fois, Tadjou souligne les difficultés d'autres personnes qui éprouvaient indirectement des expériences liées à la maladie.

Ce cas rappelle la famille et les amis des patients qui ont succombé à Ebola. Par exemple, la mère qui mourant du virus passe la plupart de son temps à réfléchir à ses enfants et au fait qu'elle a été témoin de leur mort :

« Une mère ne doit pas être témoin de la mort de ses enfants. Ses yeux ne peuvent pas se poser sur leur dépouille, voir les êtres qu'elle a portés dans son ventre mourir sans qu'elle puisse leur donner une fois encore la vie. J'étais prête à leur céder mon corps comme avant quand ils mangeaient mes entrailles et flottaient dans le creux de mon ventre. Je les ai soignés de toutes mes forces. » (p. 81)

Comme elle l'affirme elle-même, regarder ses propres enfants mourir est une tragédie qu'aucun parent ne devrait éprouver. De plus, l'impuissance de voir un autre être humain souffrir alors que le virus ravage son corps est une torture que personne ne devrait éprouver dans leur vie—mais que cette épidémie a causé pour tant de personnes.

De même, Tadjou met en relief l'expérience d'un homme dont la fiancée est tombée malade avec Ebola, et c'était son idée à lui d'aller à l'hôpital. Ici, ils étaient séparés puisqu'il a testé négatif, mais il a trouvé un moyen de communiquer avec elle en envoyant des messages aux infirmières. Il écrit des poèmes d'amour que sa fiancée aimait avec l'espoir de garder le moral afin qu'elle puisse se rétablir—cela représente une voix lyrique : « J'écris de poèmes. En fait, ce ne sont pas

mes créations, mais des poèmes que je connais par cœur et qu'elle a aimé m'écouter déclamer.

[...] (123). Dans un de ses poèmes, il dit :

Il y a longtemps déjà
Que j'aime chanter tes pas
Et écouter ton souffle
Au milieu de la nuit
Il y a longtemps que ton parfum
Possède tous mes sens » (123-4)

Malheureusement, sa fiancée meurt à cause du virus, ce qui laisse son amour en état de choc. En même temps, c'est la première fois où il est capable d'écrire de la poésie par lui-même. Il a toujours pu exprimer ses sentiments autrement, mais maintenant que sa future épouse est partie, il ne peut que ressentir de la douleur : « Mon dernier poème n'en est pas vraiment un. Mais c'est le seul que j'ai écrit moi-même. [...] ». Dans ce poème, il décrit sa souffrance :

Douleur
En battements, en pulsations
En élancements
Fulgurante [...]
Douleur
Éclair, foudroyante
A souffrir, à mourir
Cruelle (128-9)

Il y a aussi une étudiante universitaire qui aide bénévolement à enterrer les morts. Elle mentionne qu'elle voit des fantômes : « Ce que je crains le plus, ce sont les fantômes. L'autre jour, j'ai enterré une jeune fille. En rentrant, je l'ai retrouvée sur mon passage. » (p. 71). Il devient finalement évident que ce n'est que son imagination, mais elle est hantée par les gens qu'elle doit enterrer.

Curieusement, bien que cette pluralité des voix accentue l'expérience des individus, Tadjou n'utilise jamais les noms propres pour les personnes ou les endroits où l'histoire se passe. Cela évoque aussi le sentiment que toutes les perspectives humaines sont également importantes : [the]

« anonymity of characters [...], the non-specification of the locale and demonyms all combine to free the story from the narrow confines of solipsism and national borders... » (Asaah 174). Le fait que les souffrances sont racontées par une mère, un médecin, une infirmière, une mère et un fiancé, le rend très facile pour les lecteurs de se rappeler que ces histoires sont celles de gens ordinaires, qui ont été profondément touchés par le virus. « With no typographical speech markers, the first-person discourse of the characters melts fluidly into descriptive, narrative, poetic, and factual texts. » (Cordova 79). C'est à travers ce récit que Tadjó atteint son objectif d'immortaliser à la fois les victimes et les héros de l'épidémie aussi bien que leurs souffrances personnelles, qu'elles soient physiques et/ou psychologiques.

Enfin, Tadjó fait référence à la responsabilité collective que ce virus a provoqué, et comment il a affecté les pratiques et les valeurs humaines. Par exemple, certaines personnes ont été inspirées par l'épidémie : un étudiant universitaire a décidé de se porter volontaire pour enterrer les morts pour aider sa ville : « Ils fallait parfois attendre plusieurs jours avant que les corps soient enlevés. Cela augmentait les risques d'infection dans les familles. J'ai appris qu'on recrutait et formait du personnel. Quand le centre a ouvert ses portes dans le quartier, je n'ai pas hésité, je me suis présenté et j'ai été retenue. » (p. 68-9). Alors qu'une survivante du virus décide de travailler pour l'hôpital qui l'a sauvée, et encourage les patients hospitalisés : « J'ai pensé à mes parents et à mes frères, dont j'avais appris la mort chez ma tante. La peine de n'avoir rien pu faire pour eux était encore en moi. Je me suis dit que j'avais la possibilité de réparer cela. » (p. 92). Surtout après que tout semble perdu, qu'il s'agisse d'opportunités personnelles ou de membres de la famille, l'épidémie a fourni la possibilité aux gens d'exprimer leur solidarité.

En même temps, une infirmière explique comment elle essaie de sympathiser avec ses patients : « Je m'occupe de mes malades en leur montrant de la compassion parce que j'essaie de

me mettre à leur place, et de comprendre leurs tourments. » (p. 55). Le médecin explique aussi comment il essaie de donner le meilleur de lui-même à chaque fois : « Il ne faut pas s'arrêter de soigner, même quand les malades semblent être proches de la mort. Donner le maximum de nous-mêmes. Surtout, ne pas m'attacher à eux car se serait prendre le risque de me rendre vulnérable à la souffrance de mes patients au point de ne pouvoir plus rien faire. » (p. 47). La question qui le hante est de savoir s'il aurait pu sauver des patients : « Aurions-nous pu le sauver ? C'est la question que je me pose tant de fois et qui m'obsède encore » (p. 48). Cela montre l'engagement et les efforts que les professionnels de la santé ont non seulement pour leur travail, mais aussi l'empathie et le rapport avec les patients.

Par conséquent, Tadjò veut que nous nous souvenions de la réalité dévastatrice de l'épidémie et que nous honorions les vies perdues. Son approche tient compte d'une pluralité de voix et d'expériences humaines.

« Anonymes comme dans la tradition des légendes orales, certains semblent familiers. C'est ainsi que défilent sous nos yeux le médecin qui soigne les malades en prenant des risques ab-normes sans cacher sa fatigue ni la chaleur accablante et le chercheur qui a détecté le virus, l'infirmière aux petits gestes d'amour et la mère qui veut mourir dans son lit » (Raschi 2)

En résumé, ce que Tadjò cherche à accomplir est d'utiliser la pluralité des voix pour partager son message : « Realistic, painterly, and poetic, the impeccably structured polyvocal novel registers the urgency, despair, commitment, dedication, and solidarity that Ebola provokes and leaves one at times shivering, wanting a scrub-down in a chlorine bath. » (Cordova 80). Avec cette pluralité des voix, nous pouvons apprendre sur le virus et commémorer ses répercussions dans notre espèce et notre société—cela qui est très importante pour montrer de respect aux victimes et aux héros de cette épidémie.

L'anthropomorphisme accentue les leçons sur le virus et l'environnement que nous pouvons apprendre au-delà de notre espèce

Dans *En compagnie des hommes*, Véronique Tadjo n'utilise seulement la pluralité des voix humaines—elle évoque aussi la voix de très éléments naturels : un arbre de Baobab, le virus d'Ebola, et une chauve-souris. Elle intègre ses perspectives dans son récit spécialement pour souligner la cause principale de cette catastrophe : nous, les hommes. Tadjo propose premièrement que, notre destruction de l'environnement et notre manque de considération pour toute autre vie sur la planète, ont causé notre propre destruction par le virus d'Ebola. Elle emploie ses trois narrateurs non-humaines pour « bear witness to an ancestral environmental ethos » (Messay 450) et réaliser son but de dénoncer nos pratiques en tant qu'espèce. D'autre part, elle est également en mesure de dégager le blâme sur le virus lui-même, et sur son vecteur, les chauves-souris, en les personnifiant et en leur donnant une voix humaine à travers laquelle ils peuvent également faire partie de notre conversation. Finalement, Tadjo évoque le Baobab pour clore son roman afin de rendre compte plus globalement de ce que signifie l'épidémie et ses effets non seulement sur les humains qui en ont été les principales victimes, mais aussi sur le monde entier et les relations entre les espèces.

Le choix de Tadjo de représenter l'épidémie d'Ebola—une catastrophe qui a profondément affecté la vie des humaines—par des narrateurs non-humains peut être mis en question, mais aussi applaudi. Par exemple, Tsobgny affirme que « les narrateurs non-humains se présentent comme des êtres biologiques qui réclament leur droit et leur place dans la nature ainsi que celles de toutes les créatures non humaines » (169) ; cela présente une interprétation plus profonde et peut-être aussi plus complète de l'épidémie. En outre, ces éléments naturels ne sont pas inférieurs aux (ce que l'on pourrait croire) —ils sont en fait très critiques de l'épidémie, mais en même temps très

empathiques et conscients de la situation dans le monde, peut-être même plus que les hommes eux-mêmes. Comme l'affirme Assah dans un autre article, Tadjou très intentionnellement « imbues the Bat and the Baobab with a high sense of social responsibility, collective consciousness, and axiological wisdom » (Asaah 174). Bref, il semble que Tadjou évoque ces trois éléments naturels délibérément pour souligner, selon elle, la « cause » même et les ramifications de cette épidémie dévastatrice qui a fait près de 30,000 victimes.

La figure du Baobab apparaît très tôt dans le livre pour parler de la destruction et de l'ignorance de la race humaine. Ce choix est important, parce que le Baobab lui-même se décrit comme « arbre premier, arbre éternel, arbre symbole » dans le roman (23). Il parle de toutes ces expériences en la terre (21-23), et pour conséquent il est décrit comme « témoin des événements passés et présents, symbole de la sagesse... » (Tsobgny 168) et « witness and commentator, critic and authorial voice, conscience of the public and representative of nature » (Asaah 173). Par exemple, le Baobab parle du début des temps où la nature était vierge et où les humains vivaient en harmonie avec la nature dans le passé (23-24), mais malheureusement, tout cela a changé quand les hommes sont devenus avides et excessivement ambitieux. Le Baobab décrit certains événements spécifiques, par exemple comment les humains détruisent la forêt pour chercher de l'or. (32). Il remarque avec tristesse comment les hommes ont changé : « j'ai aimé les êtres humains et je les aime encore. Mais, au fil des années, j'ai perdu mes illusions » (32). Messay décrit aussi le fait que « The Baobab places the blame for this degradation on the capitalist-driven global timber industry and the discovery and subsequent mining of gold in the region... The Baobab also identifies war, drought, and famine as additional factors in environmental devastation » (452-3). Cela conduit finalement à la mise en question de la part du Baobab de ce que la richesse signifie vraiment, s'il s'agit du cœur ou de l'argent : « Mon village était riche d'une belle richesse. Il a

disparu en voulant posséder la fortune. » (35). Cet arbre sage semble aussi faire un appel aux hommes et souhaiter que nous les êtres humaines puissions écouter ce qu'il a à dire. Il souhaite que nous soyons plus conscients de notre environnement et d'autres espèces, et de la destruction que nous faisons à la nature : « Si seulement les hommes pouvaient se rendre compte de leur méprise, ils arrêteraient certainement leurs coups de butoir, de machette et de hache. Ils feraient taire les tronçonneuses, stopperaient leurs bulldozers... » (24). Ici, l'arbre se réfère clairement à la dévastation que nous déclenchons avec nos machines, qui a évidemment un impact négatif sur tous les arbres, y compris lui-même.

Néanmoins, on pourrait constater que c'est une créature égoïste qui ne défend que sa propre survie et son bien-être, mais il établit une relation intéressante avec l'épidémie. Le Baobab partage une partie de sa sagesse et établit un lien remarquable entre la crise environnementale et la crise de santé publique à laquelle les humains sont confrontés pendant cette épidémie : « ...les hommes doivent savoir qu'ils brisent les chaînes de l'existence. Les animaux ne trouvent plus à manger. Les chauves-souris ne trouvent plus à manger... Elles s'approchent alors des villages, là où il y a des manguiers, des goyaviers, des papayers et des avocatiers à la saveur douce et sucrée. Elles recherchent la compagnie des hommes. » (26). Ici, le Baobab est capable de relier toute cette destruction et cette pollution causées par les humains à la pandémie d'Ebola, et comment nous, les humains, nous sommes responsables. « The speaking trees, virus and bat... serve the environmental purpose of Tadjó's tale : bats sought « the company of men » only when the trees they lived in were felled (Reza 1). En détruisant la nature et en perturbant l'harmonie de l'univers, nous avons réussi à nous imposer des conséquences négatives. En abattant les arbres dans lesquels vivent les chauves-souris et en épuisant leurs ressources alimentaires, nous avons forcé ces

animaux à vivre parmi nous, ce qui ouvre la voie à la transmission des maladies zoonotiques comme l’Ebola.

En adoptant une perspective plus globale et écologique, Tadjou cherche à réduire le blâme aux coupables directs et évidents : le virus, puisque c’est l’entité qui cause l’épidémie, et les chauves-souris, qui sont les vecteurs par lesquels nous, les humains, acquérons cette entité en premier lieu. Fait intéressant toutefois, à travers les chapitres narrés par ces deux personnages non-humains, nous pouvons entendre « leurs propres » pensées sur cette catastrophe. Tout d’abord, nous apprenons à connaître le virus et comment il se décrit : « Je ne suis là que pour exister... Un organisme qui a besoin de se reproduire... Je suis vivant et je ferai tout pour le rester. J’ai juste besoin de me nourrir et de me défendre... Je suis comme une plante qui pousse, comme une araignée qui dévore. » (143). Le virus Ebola se compare ainsi à d’autres organismes tels que les plantes et les insectes, ce qui nous permet de voir qu’il n’est qu’une autre entité qui cherche à rester « vivant » de la manière qui lui est possible. Tout comme nous ne blâmons pas les plantes d’avoir prélevé du dioxyde de carbone dans l’atmosphère parce qu’elles en ont besoin pour croître et se reproduire, nous ne devrions pas blâmer un virus d’avoir besoin d’un hôte pour continuer sa propagation.

De plus, ce virus ne vise pas seulement les humains : « Ce que les hommes n’ont pas compris, c’est que je n’ai pas de préférence pour eux. Ils meurent trop vite, trop mal. Ils ne servent pas mes objectifs. S’ils passent dans mon sillage, pourquoi pas, autrement, je n’irai pas le chercher. Ce sont eux qui viennent à moi. » (143). Par conséquent, nous ne pouvons pas simplement blâmer le virus Ebola pour l’épidémie qu’il a causée, car il s’agit simplement d’un élément naturel qui remplit son cycle – tout comme nous ne devrions pas être blâmés pour avoir chassé des animaux pour nous nourrir. Toutefois, aller au-delà de ce qui est nécessaire et violer la stabilité de

l'environnement en exploitant ses ressources – est quelque chose pour laquelle nous, les hommes, devrions être blâmés selon Tadjou. Elle dit cela à travers le virus même avec un ton accusatoire et plutôt sévère :

« Leur nature (des hommes) est plus destructrice que la mienne. Pourtant, ils refusent en toute connaissance de cause de le reconnaître. Ils préfèrent se bercer d'illusions, se croire au-dessus des autres créatures de la terre. Dominateurs, tyrans de la planète... L'arrogance leur a fait oublier tout limite. Pis, ils s'entretuent sans pitié, inventant chaque jour des façons un peu plus cruelles de faire souffrir et de tuer. Des nouvelles raisons de faire la guerre. » (145)

Ce sont toutes des accusations très directes contre lesquelles nous ne pouvons franchement pas nous opposer—l'espèce humaine a été (et continue à être) responsable de la plupart des ravages que nous voyons sur la planète aujourd'hui. Néanmoins, le fait qu'il provient d'un virus, d'un ennemi de l'humanité, le met vraiment en perspective. Comment un organisme non vivant peut-il être plus conscient de notre vie ?

Malheureusement, le témoignage de la chauve-souris n'est pas meilleur. Cependant, au lieu de simplement accuser les humains, elle cherche à expliquer un peu plus leur histoire personnelle et comment elle est née de l'amour pur d'un oiseau et d'une grenouille. Au lieu d'être sur la défensive comme le virus, elle essaie de mettre son histoire en contexte : « ... maintenant je suis diabolisée. Non, je ne suce pas le sang des humains ! Non, je ne suis pas maléfique !... Non, je ne suis pas un symbole de mort et des maladies ! Je suis une créature de bon augure qui fait partie de la nature comme toutes les autres. Car je suis née de l'amour... » (155). Cela suggère que, la chauve-souris ne pense pas que l'épidémie soit sa faute non plus, mais elle aborde également la question de l'environnement :

« « En vérité, disent les hommes, nous construisons plus que nous ne détruisons. Nous sauvons plus de vies que nous n'en tuons... Les nouvelles technologies vont régler nos problèmes, les innovations faire reculer la faim et la guerre dans le monde... Nous trouverons les moyens d'épurer nos eaux polluées, d'assainir l'air que nous respirons, de stopper la fonte des glaces, la montée des mers... ». Ainsi pensent les hommes. Je veux

bien les croire... Mais je sais que rien de tout cela n'arrivera s'ils n'apprennent pas à partager entre nous, entre les créatures à naître. » (157-8)

La chauve-souris offre alors un argument plus profond et moraliste, le fait que nous les humains ne sommes pas mauvais par nature comme le virus le suggère, et que nous avons de bonnes intentions à cœur. Alors qu'il est impératif que lorsque nous prenons des décisions pour nous-mêmes, nous considérons également l'aspect environnemental et reconnaissons que nous ne sommes qu'une seule espèce parmi les millions qui habitent la planète et que la planète n'existe pas pour satisfaire uniquement nos besoins à nous.

Par conséquent, l'affirmation initiale de Tadjou que nous, les humains, étions la cause de l'épidémie au début du livre commence à changer un peu plus tard. Il se peut que les humains nous devrions nous considérer comme l'un des éléments qui ont eu des effets indéniables sur la propagation du virus mortel dans nos collectivités, mais en même temps, nous en sommes aussi les victimes. Nous ne sommes pas les agents responsables de l'épidémie, tout comme le virus lui-même est juste un organisme qui essaie de survivre, ou les chauves-souris sont simplement des animaux qui essaient d'obtenir leur nourriture. Peut-être que l'idée de vivre ensemble et de « partager entre nous » renvoie aussi à notre responsabilité partagée pour l'épidémie, pour des raisons différentes.

Mais si nous pouvons partager la responsabilité, nous pouvons aussi considérer les pensées d'autres espèces pour comprendre et améliorer la situation. Après tout, le virus nous rappelle la fragilité de nos vies : « Peut-être que les hommes ont peur de moi parce que je leur rappelle combien la vie est fragile et éphémère. Le hasard est inscrit dans leur gènes. Ils sont nés du hasard que l'existence cultive. » (150). Le Baobab et la chauve-souris apportent leurs idées sur la solution aussi, par exemple la chauve-souris dit :

« Les hommes devraient prendre conscience de leur appartenance au monde, de leur lien avec toutes les autres créatures. Au lieu de vouloir occulter la présence de la mort, à coups d'inventions de plus en plus sophistiquées. Au lieu de se cacher les souffrances de la vie, ils devraient apprendre à s'y préparer et à accepter la pure joie d'être au monde. Prendre, une fois pour toutes, conscience du périr qu'ils font peser sur leur propre espèce et sur toute la biosphère et utiliser leur remarquable intelligence pour éviter la fin du monde. » (159)

Après que le virus et la chauve-souris aient eu la chance d'exprimer leurs points de vue, le Baobab revient pour conclure le roman. Dans un premier temps, le sage arbre déjoue les opinions du virus, mais décide de ne pas lui répondre : « J'ai entendu la voix d'Ebola, je ne répondrai pas à sa méchanceté. Il ne comprend pas les hommes et ne considère que leurs défauts dans l'intention de s'absoudre. » (163). Tadjou signale ici que même si le virus a droit à sa propre opinion, le fait qu'il ne fait que blâmer les hommes et dégager toute responsabilité de lui-même ne semble pas aller de pair avec l'idée que tous les organismes doivent apprendre à vivre les uns avec les autres et à partager la responsabilité. De l'autre côté, la chauve-souris a une opinion différente que le Baobab apprécie : « J'ai entendu la voix des Chauves-Souris. Je suis d'accord avec elle. J'ajouterais que les hommes doivent signer un pacte de bonne entente avec la nature. Nous devons vivre ensemble et préserver le bien-être de la planète. » (163). Tadjou constate que par conséquent, toutes les créatures, y compris les humains, bien sûr, doivent apprendre à vivre ensemble. Mais cela inclut aussi le virus.

Enfin, après une longue critique des humains et leur conduite, le Baobab se range du côté des chauve-souris et apprécie l'humanité quand l'épidémie est enravée : « La tendresse, soudain, m'envahit. Je reconnais les survivants, je pleure avec eux les morts. Demain, les hommes retourneront à leurs activités. Aux champs désertes qui attendent leur attention. Aux troupeaux qui meuglent dans leurs enclos. Aux greniers qui veulent abriter les graines de prochaines saisons. » (166). L'opinion du Baobab sur les hommes n'est pas aussi négative qu'elle semblait l'être à l'origine, et c'est parce que le Baobab se présente comme exemple et respecte sa place sur la

planète : il a donné l'occasion à tous les autres êtres de parler, y compris de nombreux humains qui ont partagé leurs expériences, et seulement alors il donne son verdict final sur la situation. L'important, c'est que, bien que les hommes soient imparfaits, ils ont aussi une certaine grandeur – comme toute autre créature dans le monde. Le sage arbre fait allusion à cela au début du roman : « Rien de ce qui fait les êtres humains ne m'a échappé. Je veux raconter leurs histoires, donner une voix à tous ceux qui se sont élevés au-dessus de la frayeur. Êtres ordinaires aux actes extraordinaires. » (37).

Ces idées sont également soutenues par plusieurs autres auteurs qui ont analysé ce roman et défendent la position environnementaliste, mais qui cherchent aussi à faire valoir un point très important dans le monde ce qui est d'être solidaire et d'apprendre à cohabiter en harmonie avec les autres espèces : « In Tadjó's narrative, the iconic Baobab has the last word : even if the wheels of misfortune and joy never cease to resolve, from the Ebola disaster can sprout the tenacity of renewal that would make it possible to envision a collective future merging the destiny of humans with that of nature. » (Asaah 175). D'autres auteurs ont mentionné le fait que les hommes ont aggravé l'épidémie pour de multiples raisons : « The outbreaks were widespread due to populations' mobility, entrenched cultural practices, opposition to early interventions, dysfunctional health systems and inexperience in dealing with Ebola. » (Azétsop 5), mais cela ne signifie pas nécessairement que les humains ont causé la pandémie—il ne s'agit pas de savoir si les chauves-souris ou Ebola l'ont fait non plus.

Pour conclure, nous pouvons comprendre l'effort de Tadjó de responsabiliser les hommes sur cette épidémie ; il est en fait le véhicule pour transmettre un argument plus profond et plus complexe dans lequel on nous demande de réfléchir sur notre impact sur la planète et notre relation avec d'autres espèces : « L'auteur nous stimule à une réflexion plus profonde sur notre vision du

respect parce que c'est de cela qu'il s'agit au fond, de respect pour les êtres et les choses, pour l'écologie au sens le plus ample du terme. (Raschi 2). Par conséquent, dans *En compagnie des hommes*, Véronique Tadjo met en évidence l'expérience d'autres créatures et nous permettons d'aller au-delà de notre discours égoïste de cette urgence de santé publique, afin de mieux comprendre notre position en tant que membres de cette planète qui ont besoin de vivre en harmonie avec d'autres espèces.

Conclusion

Les maladies infectieuses et les épidémies sont souvent représentées dans le film et la littérature. La plupart du temps, ces représentations montrent une réalité préconçue—une dystopie—pour faire du sensationnalisme. Cet essai montre l'objectif de Véronique Tadjo de révéler la réalité et la vérité sur une urgence de santé publique. Dans son roman *En compagnie des hommes* : elle souligne les aspects réels de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest entre 2014 et 2016 avec les différentes voix humaines et non-humaines. Elle décrit les expériences crues des personnes qui ont eu une rencontre rapprochée avec le virus : les professionnelles de la santé qui essayaient d'aider les malades tout en traitant leur vie personnelle, les familles des victimes qui sont hantées par les morts brusques et sans dignité, et les patients qui racontent la façon dont le virus ravage leur propre corps. Tout en évoquant des passages choquants mais réalistes à la première personne, Tadjo sensibilise le public aux effets négatifs de l'épidémie et immortalise les différentes victimes et héros de cette catastrophe. Finalement, elle accentue aussi l'importance de la nature sociale de notre espèce et les valeurs de notre culture collective en montrant ce qui passe quand elles nous manquent—ou quand elles sont enlevées.

En outre, l'ouvrage de Tadjou représente l'expérience avec le virus Ebola selon des éléments naturels. Par exemple, elle met en relief le fait que les chauves-souris sont souvent blâmées pour transmettre le virus aux personnes, mais elles ne seraient pas aussi proches de nous si nous ne détruisions pas ses habitats naturels comme la forêt. Le virus même ne « veut » pas cibler les humains exprès—c'est seulement sa forme unique de survivre. Le Baobab, par contre, est capable de comprendre tous les différents points de vue, et de nous montrer la nécessité de nous engager dans une harmonie plus élargie pas seulement avec les membres de notre propre espèce, mais aussi avec d'autres animaux et même des agents infectieux non vivants. Cela montre que Tadjou veut aller au-delà de cette représentation pas uniquement pour présenter le souvenir collectif—elle veut aussi proposer des solutions ou des stratégies à considérer pour éviter une nouvelle épidémie.

Au moment actuel où nous vivons pendant une pandémie d'un autre virus dévastateur, il faut réfléchir à notre héritage personnel et collectif dans le monde. Allons-nous continuer la destruction des forêts et des habitats naturels de beaucoup d'espèces ? Même si la réponse évidente est *non* après avoir lu et analysé *En compagnie des hommes*, il faut se demander pourquoi. Avons-nous peur de répéter les événements de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest ou de souffrir les conséquences physiques et psychologiques d'un virus ? Ou sommes-nous prêts à abandonner notre égoïsme comme êtres humains et de nous rendre compte que nous devons réagir pas seulement en pensant à notre espèce en tête, mais aussi à tous les autres éléments de notre monde ? Pour le bien de l'humanité et de toutes nos voisins animaux, végétaux et non vivants partout dans le monde entier, la réponse devrait être un *oui* ferme. À la fin de son roman, Tadjou souligne cet espoir et finalement met en relief le fait que cette réponse devrait venir des humains. Elle achève son roman avec l'idée que d'autres espèces sont prêtes à atteindre cette harmonie globale et elles croient que nous sommes prêts aussi : la pensée finale du Baobab est « le destin des hommes

rejoindra le nôtre » (167). Il ne s'agit que d'une question de sensibilisation et d'un véritable effort collectif pour y parvenir, ce que notre espèce sait bien faire.

Bibliographie

- Asaah, Augustine H. "Tadjo, V. (2017). *En compagnie des hommes*. Paris : Don Quichotte Éditions (169 pages)." *Legon Journal of the Humanities* 28.2 (2017): 173-176. <https://dx.doi.org/10.4314/ljh.v28i2.8>
- Azétsop, Jacquineau, et al. "Ebola Crisis in West Africa as the Embodiment of the World. Arguing for a Non-Conventional Epistemology of Disease Aetiology." *African Sociological Review / Revue Africaine de Sociologie*, vol. 24, no. 1, 2020, pp. 4–33.
- Cordova, Sarah Davies. "Review of *En Compagnie Des Hommes*, Véronique Tadjo." *World Literature Today*, vol. 91, no. 6, 2017, pp. 79–80. *JSTOR*, <https://doi.org/10.7588/worllitetoda.91.6.0079>.
- Hays, Jo Nelson. *Epidemics and pandemics: their impacts on human history*. Abc-clio, 2005.
- Messay, Marda. "'Nous Étions Ici Pour Durer': Memorialization and Environmental Advocacy in Véronique Tadjo's *En Compagnie Des Hommes*." *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 25, no. 4, Aug. 2021, pp. 450–57. *Taylor and Francis+NEJM*, <https://doi.org/10.1080/17409292.2021.1975890>.
- Niang, Cheikh Ibrahima. "Ebola : une épidémie postcoloniale." *Politique étrangère*, no. 4, Dec. 2014, pp. 97–109.
- Patterson, Donna A. "Le virus Ebola : un révélateur d'inégalités biomédicales et une intervention internationale hétérogène." *Anthropologie & Santé. Revue internationale francophone d'anthropologie de la santé*, no. 11, 11, Nov. 2015. *journals.openedition.org*, <https://doi.org/10.4000/anthropologiesante.1914>.
- Raschi, Nataša. "Véronique Tadjo, *En compagnie des hommes*." *Studi Francesi. Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone*, no. 188 (LXIII | II), 188 (LXIII , II), Aug. 2019, pp. 399–401. <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.20387>
- Richardson, Eugene T., et al. "Ebola and the Narrative of Mistrust." *BMJ Global Health*, vol. 4, no. 6, Dec. 2019, p. e001932. *gh.bmj.com*, <https://doi.org/10.1136/bmjgh-2019-001932>.
- Reza, Alexandra. "In the Company of Men by Véronique Tadjo Review: How to Speak and Write about the Ebola Epidemic." *TLS*, <https://www.the-tls.co.uk/articles/in-the-company-of-men-veronique-tadjo-review-alexandra-reza/>. Accessed 27 Feb. 2022.
- Tadjo, V. *En Compagnie Des Hommes*. Don Quichotte éditions, 2017.
- Tsobgny, Brigitte. "Déforestation et Épidémie Ebola. L'efficacité d'une Narration À Plusieurs Voix Dans *En Compagnie Des Hommes* de Véronique Tadjo." *Women in French Studies*, vol. 29, no. 1, 2021, pp. 158–71. *Project MUSE*, <https://doi.org/10.1353/wfs.2021.0011>.

Wimbush, Antonia. "Véronique Tadjo et La Solidarité Humaine: An Interview." *Australian Journal of French Studies*, vol. 55, Dec. 2018, pp. 248–60. *ResearchGate*, <https://doi.org/10.3828/AJFS.2018.22>.